

De pied en cape

# «S'habiller, c'est affirmer qui on est ou qui on prétend être»

Et si votre garde-robe en révélait bien plus sur vous que vous ne l'imaginiez?

Le psychanalyste Patrick Avrane explore comment, d'un simple foulard noué à la couleur de sa chemise, le vêtement nous dévoile

Ségolène Barbé

**S**ymbole d'une position dans la société ou signe d'appartenance à une communauté, le vêtement rend compte de notre volonté consciente comme de nos désirs inconscients. Sommes-nous vraiment libres lorsque nous choisissons une robe ou une paire de chaussures dans les rayons d'un magasin? Qu'est-ce que nos choix vestimentaires peuvent nous apprendre sur nous-mêmes? Dans l'ouvrage *Quand les vêtements nous déshabillent* (Puf), paru mi-avril, le psychanalyste et écrivain français Patrick Avrane nous invite à porter un autre regard sur notre garde-robe et peut-être à nous libérer de certaines injonctions implicites.

**Qu'est-ce que nos vêtements révèlent de nous?**

S'habiller, c'est s'offrir au regard de tous les autres. Nos vêtements nous situent dans une époque – nous ne nous habillons pas aujourd'hui comme au temps des Athéniens – mais aussi dans un genre, un âge, une classe sociale, un lieu d'habitation. Quelqu'un qui a l'œil saura rapidement reconnaître un jean bon marché d'un jean de marque. On ne s'habille pas non plus dans une grande ville de la même manière que dans un petit village de campagne. S'habiller, c'est affirmer qui on est ou qui on prétend être, afficher un certain idéal du moi, un rapport plus ou moins apaisé avec son corps qu'on cherche à cacher ou à dévoiler.

**Sommes-nous libres de nous habiller comme nous le souhaitons?**

Aujourd'hui, une femme peut sortir sans chapeau – jusqu'au début du XXe siècle, sortir «en cheveux» était réservé aux femmes de «mauvaise vie», les talons rouges ne sont pas réservés à l'aristocratie et chacun peut porter un jean sans déchoir. Dans notre culture, la plu-

part des exigences vestimentaires ont été abolies mais nos choix restent guidés de manière plus insidieuse, par les prescriptions implicites de notre entourage ou bien par celles des couturiers ou des marques.

Dans une scène fameuse du film *Le diable s'habille en Prada* (réalisé par David Frankel, 2006), la rédactrice en chef de *Vogue* Miranda Priestly explique par exemple à la jeune Andréa comment le «bleu céruléen» de son chandail acheté en soldes au supermarché a en fait été choisi pour elle, dans ce bureau, par ceux qui font les tendances et les dictent à l'industrie de la mode...

**Ces prescriptions concernent-elles surtout les femmes?**

Les vêtements féminins sont plus variés, ce qui rend paradoxalement les choix vestimentaires des femmes plus compliqués. Elles sont encore plus soumises que les hommes aux préconisations des créateurs. Dans les pages mondaines des journaux relatant les différentes soirées, l'homme est souvent désigné par son nom alors que la femme se définit aussi par ses vêtements: «Monsieur X, accompagné de Madame Y, habillée en Chanel ou en Yves Saint-Laurent»... Les femmes s'habillent plus souvent en pensant au regard qu'on portera sur elles.

«Si je déteste les cravates, c'est peut-être parce qu'elles représentent une sorte de corde au cou, qui me renvoie à mes grands-parents très rigides»

Durant leur scolarité, certaines adolescentes portent des vêtements amples pour ne pas trop mettre en avant leur féminité et ne pas être qualifiées de «filles faciles». Lorsqu'elles savent qu'elles vont prendre le métro dans la journée, nombre de femmes évitent aussi les vêtements luxueux ou trop sexy pour ne pas s'exposer à des regards insistants ou des commentaires déplacés. Les hommes, eux, pensent rarement à leur manière de s'habiller avant d'emprunter les transports en commun.

**Certains habits portent aussi la mémoire de certaines injonctions...**

Tout à fait. Ils rappellent des injonctions qui ont pesé sur les femmes

au fil des époques. Les Chinoises des classes sociales favorisées avaient par exemple des petites chaussures pour comprimer leurs pieds bandés – les petits pieds étant censés leur assurer un bon mariage. En Occident, les femmes ont longtemps porté des corsets peu confortables pour affiner leur silhouette.

**Dans quelle mesure cherchons-nous aussi à être reconnus par les autres à travers ce que l'on porte?**

A l'image de la blouse du médecin, de l'infirmier ou du dentiste, le vêtement valide parfois l'appartenance à un groupe ou à une profession. Certains adoptent des vêtements emblématiques qui leur permettent de dire quelque chose d'eux-mêmes, d'affirmer un style qui n'appartient qu'à eux. Ce n'est par exemple pas un hasard si le général Bonaparte portait son bicorne en bataille [de travers], dégageant la vision, et non en colonne, ce qui est plus utile pour les défilés. Il y a aussi le bonnet rouge de Cousteau, une manière pour lui de rendre hommage aux bagnards de Toulon, qui avaient été contraints d'essayer les premiers scaphandres de l'histoire au XIXe siècle et portaient un bonnet similaire.

On pourrait citer également le canotier du chanteur Maurice Chevalier, signe d'appartenance à la France des années 1930 ou encore le grand chapeau de l'écrivaine Amélie Nothomb, dont elle seule pourrait expliquer la signification. Le vêtement est une façon de se définir – plus ou moins consciemment – mais aussi d'être reconnu.

**Il témoigne aussi de nos désirs inconscients?**

Si je porte une écharpe de telle ou telle façon, c'est peut-être en référence à quelqu'un de ma famille qui la portait ainsi; si je déteste les cravates, c'est peut-être parce qu'elles représentent une obligation, une sorte de corde au cou, qui me renvoie à mes grands-parents très rigides... Notre façon de nous habiller est riche aussi en actes manqués: un bouton défectueux du décolleté ou un foulard noué d'une certaine manière témoignent parfois d'une envie de séduire. Si, au contraire, nous nous habillons de façon dépareillée ou négligée, peut-être que la personne que nous devons rencontrer ne nous plaît pas vraiment et que nous n'avons pas envie de faire d'effort pour elle.

**Avez-vous un exemple personnel?**

J'ai réalisé que ma première veste de psychanalyste, un bourgeron, ressemblait à celle que mettent les maquignons dans les foires aux bestiaux, où une simple poignée de main permet de sceller un accord. C'est un peu comme dans le cabinet d'un psychanalyste, qui est un métier de parole où on se serre la main mais où il n'y a ni ordonnance ni carte vitale... J'ai cessé de l'utiliser un jour, un peu comme un enfant délaisse son doudou: je n'en avais plus besoin car j'avais intégré en moi ce qu'elle représentait. ■

BÊTES DE SCÈNE

La chronique de Chloé Laubu

## Des détails insignifiants gravés dans la mémoire

La chercheuse Nicola Clayton de l'Université de Cambridge a été pionnière dans l'étude de la mémoire chez les oiseaux. Depuis de nombreuses années, elle développe des protocoles pour tester l'existence d'une mémoire épisodique chez les oiseaux. Cette mémoire, c'est celle qui nous projette dans un vécu passé. Nous, humains, sommes ainsi capables de réaliser un vrai voyage mental pour revivre un événement autobiographique. Mais les animaux possèdent-ils ce type de mémoire?

Dans de précédentes expériences, la scientifique avait mis en lumière que les geais des chênes – des oiseaux qui cachent leurs réserves de nourriture dans des centaines d'endroits différents – étaient capables de contextualiser un souvenir: se remémorer ce qu'ils avaient caché, où ils l'avaient caché et quand ils l'avaient caché. Si le souvenir du «quoi-ou-quand» est une caractéristique de la mémoire épisodique, l'enregistrement de détails insignifiants accompagnant le souvenir en est un autre. Et c'est à cette caractéristique que s'est intéressée plus récemment l'équipe de Nicola Clayton. Vous vous souvenez d'avoir acheté de la farine hier, information importante pour réaliser votre recette aujourd'hui, mais en évoquant cet achat, vous vous rappelez aussi que le caissier avait un t-shirt vert, détail sans importance, enregistré cependant car c'est l'événement dans sa globalité qui l'a été.

Pour évaluer si les geais enregistraient les événements d'une manière similaire, les scientifiques leur ont d'abord appris à retrouver de la nourriture cachée sous un gobelet. Les oiseaux apprenaient, en fonction de son emplacement, à identifier le seul gobelet, parmi quatre, contenant la friandise. Après cette phase d'apprentissage, ils étaient testés de la manière suivante: ils observaient un expérimentateur cacher la nourriture sous un des gobelets et étaient ensuite isolés de l'expérience dix minutes. Durant ce laps de temps, les gobelets étaient déplacés ailleurs. Quand les oiseaux revenaient, ils ne pouvaient donc plus se fier à l'emplacement pour retrouver le gobelet contenant la friandise. Pourtant, dans 70% des cas, les geais réussissaient du premier coup à retrouver le bon contenant!

Comment? Parce qu'ils avaient, incidemment, enregistré des caractéristiques propres à ce gobelet. En effet au moment du test, les scientifiques avaient ajouté un petit motif coloré sur chaque récipient. Et ce détail, trivial, enregistré au moment où ils avaient observé l'expérimentateur, leur avait finalement permis de retrouver le gobelet contenant la friandise dans cette nouvelle géographie.

Comme les humains, les geais semblent donc se souvenir d'un événement dans sa globalité, ce qui implique la mémorisation de détails a priori insignifiants. Cette caractéristique suggère que ces oiseaux peuvent revivre mentalement un événement passé, qu'ils possèdent une mémoire de type épisodique. ■

«Eurasian jays (*Garrulus glandarius*) show episodic-like memory through the incidental encoding of information», Davies et coll., 2024. PLOS ONE.



(luarateutzi/Stockphoto/Getty Images)